

Le programme est donné sans détour par un titre qui accumule « désordre et étourdissement »... Cette invitation au vertige se fonde sur la convocation de motifs déclinant le tournoiement, qu'ils soient du monde du travail comme les roues de tracteurs, ou de divertissement comme la tour d'un manège ou les rails du grand huit, qu'ils soient fil auquel est accroché un homme déséquilibré – polysémie- sur un toit, maison tournant sur elle-même ; animaux se mouvant en circularité comme la pieuvre inquiétante ou les méduses élégantes et autres éléments tournants... Elle intègre les bousculements de la nature, lave rougeoyante, chutes d'arbres, ceux des constructions : maison avançant, scaphandre attaqué par une pieuvre et les bousculements de l'histoire qui font choir les statues des Lénine, Staline ou Saddam Hussein.

Elle ne se refuse par la suite syncopée d'une scène hilarante de *Violence et passion* de Visconti, où Silvana Mangano en marquise quelque peu déjantée assaille de son discours qui passe de l'italien à un drôle d'anglais.

Le vertige vient du désordre tout aussi prégnant dû d'abord à ses sources : Chaplin voisine avec Lloyd mais aussi avec Painlevé, Méliès avec Ruttman, *Les quatre cents coups* avec *Le Bonheur* de Medvedkine, de Chomon avec des images catastrophes du Net et de celles-ci avec le Zootrope.

La musique se joue de la même diversité de Zappa aux opus pour piano ou pour orchestre et violons, de John Adams à Rossini...

Plus encore, l'écran refuse l'unicité, il préfère la polyvision en scandant le plan en plusieurs espaces, deux parfois en doublant l'image, parfois en la changeant, parfois en jouant l'oblique et lui aussi le tournoiement et parfois la surimpression... Le plan lui aussi est pris de vertige.

Cependant pour que film soit, le désordre doit s'organiser et le vertige de l'enfant du film de Truffaut répond à l'apesanteur d'un cosmonaute ; la tombée des arbres précède celle des dictateurs, l'écoulement des éléments obéit à une très précise organisation : la répétition des plans est partitionnelle.

Ainsi dans le jeu – avec ce pince-sans rire « I am sorry, I apologize » glissé subrepticement au cours du flot de *DizzyMess* - c'est la virtuosité d'une réalisatrice qui sait que tout élément du film est métonymique de son propos.

Simone Dompeyre